

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 40

Artikel: Carillon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215863>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

geaient les impressions bonnes et mauvaises; là que s'engageaient et se concluaient les marchés. Que diable, n'est-on pas dans le canton de Vaud! Pourquoi vouloir changer notre tempérament, éminemment social et gai? L'entreprise du Comptoir, dont l'organisation avait été, on l'a reconnu, l'objet de soins minutieux, en a-t-elle pâti? Nous ne le pensons pas.

Le correspondant d'un journal important d'un canton où l'on regrette tous les jours davantage de n'être plus « Vaudois », a dit, en parlant du Comptoir, que « c'était un petit Comptoir avec une grande cantine. » Il a mal vu. Celui qui a écrit ces mots doit être un grincheux. Le Comptoir, proprement dit, n'avait rien à envier à la cantine et c'est à lui que reste le dernier mot; c'est lui qui est le grand, le principal triomphateur.

Certains exposants, a-t-on dit aussi, se sont plaints que le public venait là en curieux plus qu'en acheteur. Ces exposants oublient-ils que leurs clients directs, c'est-à-dire les détaillants, sont visités, sollicités, même parfois importunés à tout instant par les voyageurs de fabriques et qu'ils ont ainsi mainte occasion de donner leurs commandes. Quant à ces simples curieux dont parlent avec dédain les plaignants, ce sont les consommateurs, ce sont les indispensables. Sans eux, les fabriques n'auraient plus qu'à éteindre leurs feux. Or, pensez-vous qu'il n'y ait pas, pour le fabricant, profit indirect, sinon immédiat, à ce que dans des entreprises périodiques comme la Foire de Bâle et le Comptoir de Lausanne ces curieux, qui sont la majorité et trop souvent enclins à chercher à l'étranger ce qu'ils ont sous la main, puissent se rendre compte de l'importance des ressources indigènes, des progrès de notre agriculture et de notre industrie, leur donnant sujet d'intéressantes comparaisons et de réflexions salutaires?

S'il est des fabricants qui s'imaginent n'avoir pas fait assez d'affaires au Comptoir, en revanche ceux qui n'y ont pas exposé peuvent être certains d'avoir manqué l'occasion. « Les absents ont toujours tort. » Le vieux dicton n'a rien perdu de son crédit, en matière de commerce et d'agriculture surtout.

Il ne faut pas méconnaître les effets par contre-coup. J. M.

A Pécole. — Le professeur. — Voici un morceau de fer. Pour en produire une barre, que faut-il faire? L'élève. — ???
Un camarade complaisant souffle :
— On le passe au laminé.
Et l'élève, qui a mal entendu :
— On lui passe un habit noir.

TOUS A LA CHOUROUTE

La chouroute a refait son apparition, sinon sur nos tables familiales, du moins dans nos restaurants. C'est le triomphe des « rippli ». Mangeons-en, si nous voulons devenir vieux, ce qui n'est pas à dédaigner, à condition, bien entendu, d'avoir la santé pour garde-malade.

Tous à la chouroute! Voici ce que nous lisons dans un journal parisien. Et pourtant Paris n'est pas le berceau de la chouroute :

« Depuis que le professeur Metchnikoff découvrit que certains ferments lactiques sont très salutaires à nos intestins et qu'il déclara : « il suffit, à qui veut » s'assurer une longue vie de prendre chaque jour du « lait caillé », nos contemporains en consomment avec délice des quantités formidables.

« Mieux : le dit ferment ayant pu être isolé, est venu dans le commerce sous forme de petits comprimés qu'on peut prendre tels ou dont on farcit des dattes qui, paraît-il, sont de merveilleux véhicules pour les bacilles.

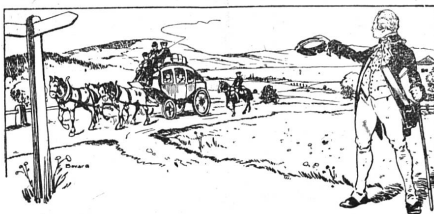
« Et les élégantes qui, vers cinq heures, fréquentent les théés les plus sélects, se font servir ces fruits qui unissent l'utile à l'agréable puisqu'ils constituent à la fois une friandise et une médecine.

« Eh bien, le lait caillé et la datte lactique ont vécu!

« C'est leur inventeur lui-même qui les a tués pour les remplacer par... la chouroute!...

« Parfaitement, le mets qui fait l'orgueil de Strasbourg et la joie des habitués des brasseries possède lui aussi le fameux ferment dont notre intestin a si grand besoin.

« Et le professeur Metchnikoff, ayant proclamé ses vertus, vous verrez que, d'ici peu, les belles habituées du Palace-Hôtel se feront servir à goûter de solides portions de chouroute... »



FLANERIE A LAVAUX

HARLES Secretan, dans ses *Paysages Vaudois*, écrit que le Jorat est le plus beau pays du monde. J'avoue que le Jorat est, en effet, merveilleux, mais j'estime que Lavaux n'a absolument rien à lui envier.

Tout dernièrement, en flânant, j'en ai parcouru une partie, et, certes, mon temps ne fut point perdu. Parti de l'Ours, je suivais cette incomparable route des Monts — j'entends incomparable quant au paysage qu'elle domine — route qui, vous le savez, longe les Monts de Pully, au-dessus du vignoble, à la limite inférieure des grands bois sombres, forme une ligne blanche de démarcation entre le vert tendre des vignes et le vert plus foncé des prés.

La vue est idéale. Le vignoble s'étend de tous côtés : à l'ouest jusqu'aux premières habitations citadines, villas modernes, très modernes, façon de châteaux en un style baroque et souvent polychrome, qui n'a ni grandeur, ni beauté, mais plaisant, comme un bibelot d'étagère. Le Jura forme l'arrière-plan, ligne ondulante, où, sur les croupes arrondies, une légère pâleur de nuage se confond avec le ciel vaporeux. A l'est, le vignoble de Lavaux demeure caché par une succession de collines qui, depuis Lutry, ascendent jusqu'aux noires forêts joratoises, tandis que, sur l'un des sommets, à dos d'âne, la tour de Gourze donne sa silhouette trapue. Le sud, c'est le lac et les Alpes.

En cette après-midi, les teintes étaient à demi-voilées, et le bleu de l'eau ni trop vif, ni trop sombre, caressait particulièrement le regard; de même le ciel, où de rares et floconneux nuages se mouvaient lentement, effleurant parfois les crêtes des Alpes savoyennes. Le vert de ces montagnes, en certains endroits, se dorait sous l'éclat d'un rayon de lumière, quelques rochers miroitaient ainsi que des cristaux polis, et les villages accrochés aux flancs des contreforts alpestres, les petites villes sur la rive, formaient autant de taches claires, presque mobiles, égayant l'ensemble plutôt monotone.

J'ai passé devant Belmont sans m'y arrêter, voulant descendre sur Grandvaux. La Croix ne m'a pas retenu, et le clocher du collège de Savuit, qui m'attirait un brin par un certain côté bachique, n'a pas eu raison de ma constance. En revanche, à Grandvaux, je fis halte. Certaine cave que je connais depuis des années, fut cause de mon arrêt. Et puis, voyons, n'avais-je pas gagné les trois verres traditionnels. Par une chaleur estivale, un petit coup de *dix-neuf* n'est fichtre pas de trop, surtout quand il est accompagné de deux ou trois tranches de saucisson et d'un croûton d'un pain comme on n'en mange plus à Lausanne depuis longtemps, le tout dûment arrosé, et voilà des « quatre heures » comme l'ex-roi de Prusse n'en fait assurément plus.

Puis j'ai repris mon bâton, « guignant » de loin Cully.

Cheminant allègrement dans les chemins flanqués de murets, un peu égayé par le *dix-neuf*, je chantonnai comme Jean-Jacques en descendant du Châtelard. Seulement, je ne chantonnai pas les couplets du *Devin du Village*, mais bien *Vaudois, un nouveau jour se lève*. Le Lavaux excitait ma verve patriotique.

Et, à mi-côte, j'aperçois Riex, puis Epesses. Ah! les incomparables parchets, et comme on comprend bien que jadis, dans les temps nébuleux de l'antiquité latine, les Romains aient élevé à Cully un temple en l'honneur de Bacchus. Je sais que les archéologues nient ce fait et considèrent comme apocryphe l'inscription rapportée par un voyageur quelconque, dont j'ai oublié le nom, et qui, sans doute, ne la vit jamais. Je sais cela. Mais il me plaît de croire quand même à ce culte symbolique au sein de ce superbe vignoble vaudois.

Cully, dis-je. D'aucuns n'ont pour cette exquise cité toute la sympathie qu'elle mérite. Je ne parle ni des souvenirs historiques, ni du Major, ni de son monument, mais de la ville elle-même, avec sa place que borde, au bord du lac, cette belle rangée de vieux peupliers, avec son hôtel-de-ville, où l'on sert du Villette authentique, avec la porte à l'Isalpie, avec ses rues capricieuses et son temple. Cully est charmant.

Néanmoins, s'y attarder est dangereux. Les fines gouttes y sont nombreuses, et la majorité des propriétaires pratiquent l'adage : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fût fait. » C'est-à-dire, traduit en bon langage de bon vigneron et de bon Vaudois : « Offre un verre. » Et c'est tentant un verre, deux aussi, voire trois; et si l'on récidive, diable! le danger est là.

Pour être sage, filons en tapinois.

Villette m'attend avec sa merveilleuse église, en laquelle nombre de Lausannois allaient, il n'y a pas longtemps encore, faire bénir leur mariage. Et puis, Lutry, que je « guignais » aussi depuis la route des Monts. A Lutry, l'arrêt est obligatoire, et vous m'en voudriez de passer tout droit. D'ailleurs, ici, j'ai le tram, et si le Lavaux est méchant, j'aurai toujours la ressource de m'y lancer et d'arriver, sur St-François « franc comme l'or ».

La nuit tombe. Le lac, éclairé de rayons rouges, se cuivre ça et là, et les mille vaguelettes qui le rident — autant de miroirs éphémères au soleil couchant — scintillent et frissonnent. Peu à peu l'ombre descend sur les êtres et les choses. C'est bon et la fraîcheur qui envahit, bruisant dans les branches, donne au spectacle un peu de joie, parce que l'on se sent mieux. C. P.-V.

Carillon. — Un paysan qui avait arrondi son bien, marie une de ses filles. Le repas de noces fut copieux et bien arrosé. On en parla beaucoup dans la contrée. Un parent habitant un village voisin et qui n'avait pas été convié, rencontre le père de la mariée :

— Salut, François. Alors, c'est fini, cette noce? Y paraît que vous avez rudement trinqué, au souper...

— Ah! il est sûr que si on avait eu des sonnettes au coude, ça aurait fait rudement de bruit dans la maison!

GROGNUZ ORATEUR

Le Conteur se souvient-il que Favey et Grogauz, ces fidèles amis, étaient venus au Tir cantonal de Lausanne? nous écrit un de nos abonnés. Moi, je m'en souviens et même je me rappelle que Grogauz, tout près de qui j'étais assis au banquet, y avait prononcé un discours très applaudi.

Voici comment ça s'était passé :

Quand les orateurs inscrits — fort rares ce jour-là — eurent parlé, le major de table parcourut la cantine, en quête de nouvelles productions, pour animer encore quelques instants le second acte du banquet. Grogauz le remarquant lui dit :

— Estimez, monsieur, est-ce pas vous qui donnez la permission pour la parole?

— Sans doute.

— C'est que ça me ferait rien de dire deux mots.

— S'agit-il d'un discours ou d'une chanson?

— Non, non, pas une chanson, seulement quatre mots en croix, court et bon, vous savez!...

— Votre nom, s'il vous plaît?

— Philippe Grogauz, avec honneur!

Et le major de table souriant :

— Philippe Grogauz?... Etes-vous peut-être celui...

— C'est bon, c'est bon, je vous vois venir avec l'affaire.

— Quelle affaire?... J'ignore ce que vous voulez dire.

— Vous comprenez que nous savons bien que le mossieu du Conteur qui a fabriqué la brochure a ça conté un peu à son idée; mais ça fait rien... Voyons, est-ce que je peux monter là-haut vers cette coupe, oui ou non?...

— Une minute seulement, fit le major de table en s'élançant à la tribune.

Et lorsqu'il annonça l'orateur, un immense éclat de rire et de braves portés de la foule.

Grogauz envisagea ce bruit comme une sérieuse ovation; et, le visage enluminé, monta avec crânerie à la tribune, plongea un regard amical dans la coupe et débuta par quelques lampées.